compté sur le dernier moment pour emporter les résistances et « bâcler » la cérémonie des fiançailles, comme disait Markof, sauf à voir encore après. Mais ce moment venu, on s'était trouvé acculé de part et d'autre à une impasse : la signature réclamée par l'Impératrice se dressant en barrière infranchissable d'un côté, et les prétendus engagements de la fille de Paul invoqués par le prince, de l'autre. Zoubof avait imaginé que Gustave n'oserait pas faire faux bond à la cérémonie. Il osa, et Catherine affirma le lendemain que la nuit du 11 au 12 juillet 1762, où s'étaient jouées sa fortune et sa vie, lui avait été moins angoissante et cruelle.

## II

Elle est prompte à se remettre pourtant, et elle n'abandonne pas encore la partie. Le métropolite de Novgorod, mandé en toute hâte, engagé à faire deux cents verstes en un jour pour se rendre à l'appel de la souveraine, a plié vainement de longues heures sous le poids de ses vêtements sacerdotaux et de sa fatigue; la cour assemblée s'est morfondue jusqu'à dix heures du soir dans l'attente du grand événement et du bal qui devait en célébrer l'accomplissement : ce sont de petits malheurs. L'énergique souveraine fait reprendre les pourparlers et veut que sa petite-fille assiste à un autre bal qui sera donné à l'occasion de sa fête et auquel Gustave doit paraître. Comme la pauvre princesse demande en grâce qu'il lui soit permis de ne pas y montrer ses yeux rougis pour de bon cette fois par des larmes qui ne sèchent plus, elle reçoit un chiffon de papier avec ces lignes : « Pourquoi pleurez-vous? Ce qui est différé « n'est pas perdu. Lavez vos yeux avec de la glace et vos « oreilles aussi, et prenez des gouttes de Bestoujef. Il n'y a « rien de perdu. C'est moi qui étais malade hier. Vous êtes « fâchée du retard, et puis c'est tout. »

Le bal a lieu, Alexandra Pavlovna y vient, mais le Gustave



qu'elle y voit n'est plus le prince amoureux de tantôt; un luthérien intransigeant a pris sa place. La rupture devient définitive. Alexandra Pavlovna doit épouser trois années plus tard l'archiduc Joseph d'Autriche, pour mourir bientôt, à ses premières couches, frêle existence que le destin n'a pas marquée pour le bonheur. Et, quoiqu'elle n'en laisse rien paraître toujours, Catherine est vaincue par cette épreuve. Avec son prestige compromis, son assurance pour la première fois entamée, il semble que les sources même de la vie soient atteintes en elle. Elle voit une comète et y devine un signe de sa fin prochaine. On lui fait observer qu'autrefois elle a refusé d'ajouter foi à de tels présages. — « Oui, autrefois!... » répond elle avec tristesse. Les coliques, dont elle a habituellement souffert sous le coup d'émotions violentes, ne la quittent plus. Des plaies s'ouvrent sur ses jambes. Un aventurier de plus, le fameux Lambro-Cazzioni, que l'amiral Ribas a introduit chez elle et dont elle agrée les conseils comme médecin après avoir utilisé ses services comme corsaire dans l'Archipel, lui recommande des bains de pied d'eau de mer glacée. Des menaces de congestion et d'apoplexie paraissent alors. Dans les premiers jours de novembre, pourtant, elle se sent mieux. Le 5/16 de ce mois, ayant reçu par un vaisseau de Lübeck la nouvelle de la retraite du général Moreau obligé de repasser le Rhin, elle adresse à Cobenzl le fameux billet : « Je m'em- « presse d'annoncer à l'excellente Excellence que les excel- « lentes troupes de l'excellente cour ont complètement battu « les Français. » Le soir, au petit Ermitage, elle est très gaie, et Léon Narychkine, qui y paraît déguisé en marchand ambulant, réussit à l'amuser beaucoup. Elle se retire pourtant plus tôt qu'habituellement, en disant qu'elle a gagné des coliques pour avoir trop ri. Le lendemain, elle se lève à son heure accoutumée, s'entretient quelque temps avec le favori, travaille avec ses secrétaires, puis, renvoyant celui qu'elle a appelé en dernier lieu, elle lui dit d'attendre ses ordres dans l'antichambre. L'attente se prolongeant d'une façon inusitée, l'homme est pris d'inquiétude. Le fidèle Zotof s'enhardit au

bout d'une demi-heure à pénétrer dans la chambre à coucher. L'Impératrice n'y est pas, et pas davantage dans la chambre de toilette. Il pousse un cri d'alarme, on accourt, on pénètre jusque dans la garde-robe, et là on la trouve inerte, la face congestionnée, l'écume à la bouche et râlant déjà le râle de la mort.

Une légende (1) veut qu'en cet endroit elle ait fait récemment placer un meuble apporté de Varsovie dans les dépouilles de la malheureuse Pologne : le trône de Poniatowski. Une idée vilaine, lâche et malpropre. C'est la *Princesse de Zerbst cathérinisée,* comme disait Joseph, qui seule a pu avoir cette idée-là. Une fille de Pierre le Grand se fût souvenue que sur ce trône, avant l'amant couronné et ne méritant pas lui-même dans son malheur cette suprême injure, des rois s'étaient assis, diadème en tête, qui avaient tenu les destinées de la Russie dans leurs mains puissantes : Batory d'abord, le rude Transylvanien, puis Sigismond Wasa et son fils Ladislas. Et voilà que ce morceau de bois doré, symbole profané et sali par elle, se vengeait! La mort y rivait l'altière triomphatrice, souillée à son tour et agonisant dans la fange.

Transportée dans sa chambre à coucher, étendue sur un matelas au pied de son lit, elle agonisa encore trente-sept heures sans reprendre connaissance. Quand les médecins eurent déclaré qu'il n'y avait plus d'espoir, on s'aperçut que Paul était là. Vingt courriers envoyés par des amis de demain étaient allés le chercher à Pavlovsk. Tout un cortège l'avait accueilli aux abords de la capitale. Mais dans ce palais encore peuplé par les courtisans de Catherine et où la veille il comptait pour si peu, dans l'effarement où la catastrophe inattendue jetait cette foule d'hommes et de femmes, pour qui la fin du monde semblait arriver, sa présence n'avait attiré l'attention de personne. Venu ce jour-là pour faire à l'ordinaire sa cour au *favori,* un témoin, auteur de Mémoires curieux, Chichkof,

(1) Un historien de premier ordre, le Père Kalinka, s'est porté garant de l'authenticité du fait, dans son ouvrage : *Les dernières années du règne de Stanislas-Auguste,* Paris, 1868, p. XCVI.



donne en quelques traits expressifs l'image de la stupeur et de l'angoisse accompagnant cette fin de règne. En pénétrant dans la salle d'audience, il s'étonne, ne sachant encore rien du tragique événement, de la voir déserte. Seul Lambro-Cazzioni est là, immobile, pâle comme un mort, ouvrant des yeux vides de regard. Interpellé, il ne répond pas, ne bouge pas : il a l'air d'une figure de cire. Paraît ensuite Nicolas Zoubof, un des frères du favori : il a un pas d'automate et semble avoir aussi perdu la parole. Chichkof prend le parti de s'en aller. Sur l'escalier, il rencontre Gribovski ; il veut lui demander ce qui se passe, mais voici qu'il se sent devenu muet à son tour, la gorge serrée, les mots ne parvenant pas à sortir de sa bouche. Un tremblement le prend sans qu'il sache pourquoi, et sa terreur augmente en voyant que Gribovski tremble aussi et que ses lèvres remuent sans laisser entendre aucun son. Ils se séparent ainsi, n'ayant pas échangé une syllabe. Enfin Chichkof a franchi le seuil du palais, et il se met à courir. Il revient chez lui grelottant de fièvre et se met au lit sans avoir rien appris.

Mais Paul ne perd pas son temps. Pendant que Roggerson, Zotof, la Pierekoussihina, Zoubof s'empressent autour de la mourante, essayant d'adoucir ses souffrances, essuyant ses lèvres d'où coule une bave sanglante, il s'occupe dans la pièce voisine avec Bezborodko. Il fouille le secrétaire de la souveraine et examine ses papiers. L'opinion générale veut qu'il s'y trouve un testament prononçant la déchéance de l'héritier. Un manifeste explicatif y est joint, dit-on, contresigné par les deux héros populaires : Roumiantsof et Souvorof. Et la *Pravda voli monarcheï* (la loi de la volonté souveraine), établie par Pierre le Grand, demeure en vigueur, proclamant le pouvoir absolu du monarque pour le règlement de sa succession.

Paul découvre-t-il à ce moment le document terrible ? Oui, à en croire la légende. Il met la main sur une enveloppe nouée d'un ruban noir portant cette inscription : « A ouvrir après « ma mort dans le conseil. » Sans mot dire, il regarde alors Bezborodko, et celui-ci, gardant également le silence, se contente de tourner les yeux du côté de la cheminée où brûle un

feu que Catherine a peut-être allumé elle-même l'autre matin!...

Ce n'est que le récit d'une légende ; voici ce que l'histoire peut y ajouter : quelques semaines plus tard, Souvorof est en pleine disgrâce, et Roumiantsof, en apprenant la mort de la grande souveraine et l'avènement de son fils, meurt brusquement, frappé d'une attaque d'apoplexie. Parmi les papiers de Catherine qui ont passé à la postérité, un projet pour le règlement de sa succession s'est conservé, et il désigne Paul comme l'héritier de la couronne. Mais c'est une pièce de date ancienne, contemporaine probablement de la Commission législative (1767).

L'avènement de Paul s'opère sans encombre, et, en dehors de la cour, l'effet produit par la mort de celle dont il recueille l'héritage pesant est loin de correspondre à l'impression traduite si éloquemment par Chichkof. Langeron note dans ses Mémoires : « Lorsque je reçus officiellement l'avis,... je fis, « ainsi que cela me fut ordonné, prêter serment par mon ré- « giment à l'empereur Paul. Je fus étonné de l'indifférence « avec laquelle les soldats et les officiers de l'armée reçurent « cette nouvelle. Ils ne firent paraître ni douleur ni regrets. » Nous l'avons fait observer : quoiqu'elle eût pris la victoire à sa solde, au dire d'un volontaire français bon courtisan, et malgré les allures militaires de son règne, Catherine n'a pas été en faveur auprès de son armée, et le peuple russe tout entier a mis du temps, d'ailleurs, à s'apercevoir qu'avec le cadavre de la grande Impératrice, il a enterré un passé de gloire qui ne devait pas revivre de longtemps. Quant à l'Europe, elle n'avait guère le loisir à ce moment de s'occuper de ce qui arrivait à Saint-Pétersbourg : le jour même où la souveraine a rendu le dernier soupir, emportant la vision consolante du triomphe de la coalition sur les armées révolutionnaires, un autre général que Moreau traversait le pont d'Arcole dans un ouragan d'enthousiasme — qui annonçait Austerlitz.



## III

La reconnaissance de la Russie a tardé à se manifester, même par l'érection d'un monument qui fût digne de la moderne Sémiramis. Vivante, Catherine se défendit d'être ainsi honorée. « Je ne veux point de monument », écrivait-elle à Grimm le 20 septembre 1783, « et si divin (Reiffenstein) en rêve, je « ne lui envie point le plaisir, mais exécuté ne sera de mon « su. Les places de Saint-Pétersbourg sont embarrassées. » Elle décourageait les projets de statues et faisait profession de tolérer les caricatures ; elle en riait la première, d'un rire un peu forcé parfois, comme dans cette autre lettre à l'adresse du « souffre-douleur » : « On a fait en Hollande une médaille, « où l'Impératrice-Reine et l'Impératrice de Russie sont en- « semble dans un carrosse, le Roi de Prusse sur le siège du co- « cher. On leur demande où elles vont, et elles répondent : « Où il plaît au cocher de nous mener. J'ai trouvé cela très « drôle. Il n'y manque que la vérité ou la musique d'un opéra « comique français, la première pour que cela fût piquant, « la seconde pour que ce fût une platitude complète. » Parfois aussi elle se fâchait, faisant brûler par le bourreau quelques dessins, dont la licence et l'obscénité lui paraissaient avec raison dépasser la mesure. Une profusion s'en est conservée dans les collections d'estampes contemporaines : la plupart défient la description, comme ce *Repas de Catherine* accompagné d'une légende, dont le sens littéralement intraduisible est à peu près celui-ci : « Puisque tu aimes tant les hommes, « mange leur chair et bois le plus pur de leur sang » ; comme cet autre dessin, qui représente la souveraine un pied sur Varsovie, l'autre sur Constantinople, et couvrant de ses vastes jupons tous les princes de l'Europe, le Pape compris. Mais

elle imaginait sans doute qu'après sa mort il se trouverait bien un Falconet, peut-être même un Falconet russe, qui ferait pour elle ce qu'elle avait fait pour Pierre le Grand. Chargé de peindre son portrait pour la salle capitulaire de l'ordre de Saint-Georges, Lampi avait placé au fond de sa toile un buste du grand Tsar avec cette inscription : « Elle a accompli ce qu'il « a commencé. »

Falconet a tardé à venir. En 1848, de pauvres colons allemands établis à Saratof prenaient les devants, en dressant sur un modeste piédestal de granit l'image de la souveraine dont leurs pères avaient recueilli les bienfaits. La reconnaissance des héritiers directs d'une gloire qui a rempli l'Europe pendant un quart de siècle ne s'est exprimée qu'en 1883 par un monument plus pompeux et moins heureux. Élevée à Saint-Pétersbourg, au milieu du vaste square compris entre la Bibliothèque Impériale, le palais Anitchkof, demeure actuelle du Tsar, et le théâtre Alexandre, l'œuvre de M. Mikiéchine est d'un aspect peu séduisant. Avec son attitude, qui semble celle d'une personne en marche, et le sceptre qu'elle tient en main, l'Impératrice a l'air de suivre une procession en portant un cierge. Le soubassement, imitant le monument de Frédéric II à Berlin, est quelque chose comme un autre essai, en bronze, de l'évocation que nous avons tentée ici même. Les principales figures de l'entourage impérial sont là : Patiomkine, un pied sur le turban turc, Orlof le vainqueur de Tchesmé et Roumiantsof le vainqueur de Kagoul, et la princesse Dachkof et Betzki et Dierjavine... Mais le bronze a trahi la pensée de l'artiste, ses personnages sont gauches et disgracieux, le conquérant de la Crimée paraît plutôt malade que triomphant, le farouche *Balafré* fait l'effet de subir une pénitence. Quant à l'ensemble du monument, il évoque le souvenir de ces clochettes que l'on a vues longtemps sur toutes les tables, avec le Napoléon aux bras croisés servant de manche.

Le bronze et le marbre ont fait faillite à la mémoire de Catherine. L'encre d'imprimerie l'a mieux servie : le seul monument digne d'elle, jusqu'à présent, est celui que les publications de la Société Impériale d'Histoire russe lui ont consacré. Mais ce n'est qu'un assemblage de matériaux. « Heureux l'écri- « vain qui donnera dans un siècle l'histoire de Catherine II », a dit Voltaire. Je n'ai pas prétendu à ce bonheur ; je me suis appliqué seulement à ouvrir une voie dans laquelle j'ai la certitude d'être suivi.



FIN.